

## LE CALCIO ET LE REGIME

### *Le football italien sous le ventennio fasciste ?*

Paul Dietschy

Université de Franche-Comté

Le 29 mai 1927, le roi d'Italie Vittorio-Emmanuele III entouré des *ras* fascistes Balbo, Turati et Arpinati inaugura le stade du Littoriale de Bologne à l'occasion de la rencontre de football opposant l'Italie à l'Espagne. Première enceinte sportive d'envergure construite par le régime mussolinien, le Littoriale signalait l'attention nouvelle portée par l'Etat italien aux exercices corporels et aux compétitions athlétiques. Plus de 70 000 spectateurs assistèrent au match remporté deux à zéro par la *squadra azzurra*. Devant une telle ferveur populaire, le souverain aurait dit qu'il «comprendait maintenant pourquoi le prince Umberto, son fils, s'enthousiasmait tant pour les parties qui avaient lieu tous les dimanches en Haute-Italie<sup>1</sup>». Attirant pour moitié les habitués des rencontres de football mais aussi pour la part restante des «gens parfaitement ignorants des choses du sport», le match Italie-Espagne pouvait passer pour la consécration du *calcio* en tant que sport favori des foules urbaines italiennes et vitrine sportive du régime. Pourtant, un an plus tard, Lando Ferretti, le président du Comité Olympique National Italien (CONI) nommé par le pouvoir écrivait : «Certes le foot-ball a puissamment contribué à la reprise (sportive), mais son professionnalisme naissant et les trop aspres rivalités de clocher qu'il suscite, compromettent son développement futur<sup>2</sup>.» S'il ne s'agissait pas d'une condamnation définitive du jeu, les réticences de Ferretti, alors même que le *calcio* donnait l'occasion de transformer l'inauguration d'un des fleurons de la nouvelle architecture italienne en entreprise de mobilisation des masses, illustrent le caractère ambivalent de l'attitude du pouvoir fasciste à l'égard du football. Bien que ces réserves soient profondément ancrées dans les formes prises par le développement de ce sport-roi dans les années vingt, elles peuvent être reprises, pour une bonne part, à propos des années du consensus. Discipline d'importation étrangère, valorisant le professionnalisme et renforçant le sentiment d'appartenance à une ville ou à une couche particulière de la société urbaine, le *calcio* ne répondait pas immédiatement aux valeurs du sport fasciste : l'exaltation de la race italique, l'esprit de sacrifice et l'unité autour du faisceau des licteurs. Autrement dit, le football semblait difficilement soluble dans les liturgies «d'harmonie collective» que le régime et Mussolini mettaient progressivement en place<sup>3</sup> mais, en raison de son pouvoir de séduction et notamment de sa capacité à représenter symboliquement la puissance d'une nation et d'un Etat à l'occasion des Jeux olympiques, puis à partir de 1930 de la Coupe du Monde, les autorités sportives du régime devaient au pire s'accommoder de son

existence, au mieux essayer d'en gommer les aspects les plus choquants.

C'est donc ce rapport contradictoire que nous allons envisager ici, de l'arrivée au pouvoir de Benito Mussolini en octobre 1922 à la chute de la République de Salò au printemps 1945. Il s'agira tout d'abord d'évoquer les premiers contacts, difficiles, entre une activité sportive troublant l'ordre public et un régime en quête de respectabilité. Nous verrons ensuite que le caractère professionnel du *calcio* a pu faire osciller l'attitude des hiérarques épris de sport de la bienveillance à la défiance, en passant par le rejet. A l'orée des années trente, ces réserves permettent de replacer le football dans l'échelle des sports fascistes : par rapport aux sports de base tels que la natation ou l'athlétisme, véritables propédeutiques à l'instruction militaire, et aussi par rapport à d'autres sports collectifs tels que le rugby ou la *volata*. Toutefois, le *calcio* a aussi à voir avec une histoire plus générale : le ballon rond trouve sa place dans la politique de consensus mise en place par le régime à la fin des années vingt et participe, toutes proportions gardées, à l'affirmation de la puissance italienne. Enfin, nous nous demanderons si le football du *ventennio* perdure dans les années de guerre et au lendemain de la Libération du pays.

#### *Le pouvoir fasciste face à la violence des supporters (1922-1925)*

«Gênes est en deuil. Il n'y a pas un café ou un tabac où l'on ne parle, discute, déplore. La Conférence ? Et qui s'en préoccupe ? Ce soir, cette demi-douzaine d'hommes qui prétendent reconstruire l'Europe peuvent se réunir pour boire de nombreux «cock-tail» [sic]. L'événement important est la défaite du Genoa. Vingt mille personnes ont assisté au match et ont diffusé partout la triste nouvelle. La passion de la foule existe<sup>4</sup>.»

Passion de foule : dès l'immédiat après-guerre, le *calcio* tend à devenir un spectacle de masse à fort pouvoir émotionnel, à tel point que le sérieux et révolutionnaire *Ordine Nuovo* lui consacre une pleine page tous les lundis en 1921 et 1922. Selon le quotidien d'Antonio Gramsci, la défaite en finale du championnat d'Italie du Nord du plus vieux club italien avait plongé le port ligure dans la consternation, reléguant la conférence internationale devant régler les grands problèmes économiques de l'après-guerre, au rang de préoccupation futile et sans importance. Derrière le trait humoristique et ironique lancé contre les représentants des puissances capitalistes, se dessinait ainsi l'irrésistible pouvoir d'attraction que semblait déjà exercer le football.

Pour l'heure, toutefois, c'est par l'envers négatif de cet engouement populaire, que le nouveau pouvoir issu de la marche sur Rome en octobre 1922, puis de l'instauration de la dictature en janvier 1925, et ses représentants en province, les préfets, abordent le phénomène du *calcio*. En effet, les premiers succès populaires du football italien ne se sont pas fait sans débordements. De manière ouverte de 1920 à 1925, de manière plus larvée ensuite, la violence des supporters a accompagné les rencontres de premier plan comme les matches opposant des équipes de second rang. A l'instar des premières décennies du professionnalisme anglais, qui voyaient les supporters pénétrer sur les pelouses, poursuivre les arbitres et attaquer les joueurs adverses<sup>5</sup>, l'essor du football était accompagné de pratiques de soutien plus ou moins agressives.

En envisageant ces phénomènes sur une échelle allant d'incidents plus ou moins coutumiers à des affrontements marqués par l'utilisation d'armes à feu, il est possible d'établir une typologie de la violence sportive<sup>6</sup>. Il s'agissait tout d'abord de la tension ordinaire des stades, expression d'une culture masculine et virile, dans laquelle le défi et la volonté de «se faire respecter» pouvaient provoquer certains gestes violents. En 1919, c'étaient par exemple les supporters assistant au match Pro Vercelli-Juventus de Turin dans le Piémont qui, selon le compte rendu de *La Stampa* «ne dédaignèrent pas se lancer dans des matches de boxe<sup>7</sup>». Le deuxième stade ou échelon de cette violence sportive consiste dans les invasions de terrains, apparemment fréquentes comme en témoigne l'*Ordine Nuovo* qui évoquait en mars 1922 «l'une des invasions habituelles de terrain de la part du public<sup>8</sup>». Toutefois, l'invasion différait très largement de nature : elle pouvait être relativement pacifique comme totalement hostile. Dans ce cas de figure, les supporters poursuivaient les joueurs visiteurs pour «régler leur compte». C'est ce qu'ils firent en janvier 1922 dans le centre industriel de Prato près de Florence où dix joueurs de l'équipe visiteuse de Livourne furent blessés, alors que le onzième ne dut son salut qu'à la protection de son père «qui se défendait revolver au poing<sup>9</sup>».

On peut aussi appliquer au football italien des années vingt, l'appréciation de Tony Mason selon laquelle : «Les arbitres n'ont jamais été exactement des silhouettes très populaires<sup>10</sup>.» Les invasions de terrain avaient en effet aussi pour objet de corriger les arbitres coupables de ne pas avoir su diriger un match dans le bon sens. Parfois, l'arbitre était même poursuivi hors du stade ; en 1928, alors que la violence des supporters avait diminué, le directeur de jeu turinois, Silo Galassi, avait été pris dans une course poursuivie par des *tifosi* florentins. Il ne leur avait échappé qu'en montant en marche sur un train et en restant plus de 200 mètres accroché à la porte d'un wagon<sup>11</sup>.

Même si la persévérance de certains acteurs peut intriguer, la violence semble avoir gardé avant tout un caractère spontané. Il s'agissait de compenser l'injustice produite par le comportement de l'équipe visiteuse ou de l'arbitre, sans que les actes de malveillance aient un caractère prémédité,

même si le climat créé par les supporters pouvait les favoriser. Toutefois, comme on vient de le voir, les «justiciers» investissaient aussi l'espace public ; alors, le dernier stade de la violence partisane était atteint et il le fut plus particulièrement le 5 juillet 1925 à la gare de Porta Nuova de Turin. A l'issue d'une rencontre de finale de championnat de football de Haute-Italie, disputée sur le terrain «neutre» de la Juventus entre l'équipe de Bologne et du Genoa, les trains spéciaux devant rapatrier les deux délégations de supporters furent rangés côte à côte.

En attendant le départ, les provocations et les insultes commencèrent du côté bolonais. Alors que les Génois répliquaient, des supporters d'Emilie-Romagne sortirent des pistolets et ouvrirent le feu. Si la majorité des balles ne trouvèrent pas leur cible, un docker ligure, Francesco Tentorio fut assez sérieusement touché<sup>12</sup>.

Avec l'épisode de Porta Nuova, on sortait donc du cadre de la violence sportive classique, pour se rapprocher des pratiques juvéniles violentes proches de celles qui sont décrites par Giulia Albanese, à propos des débuts du fascisme en Vénétie<sup>13</sup>. Il s'agissait d'occuper victorieusement un espace, celui d'un stade, d'une place ou d'une gare et d'imposer le respect d'un groupe armé. D'ailleurs, avant même la rencontre, des encarts dans la presse sportive annonçaient que «par décision de l'autorité supérieure l'entrée (serait) interdite aux personnes munies de bâtons<sup>14</sup>», alors que les observateurs relevaient l'importance prise par l'accompagnement «musclé» des supporters. «Les équipes ne suffirent plus, commentait *Il Paese Sportivo*, il faut aussi les partisans, lesquels interviennent dans les tribunes ou dans les populaires afin de mettre les partisans adverses en condition d'infériorité et préparer ainsi l'atmosphère idoine à la victoire de leurs couleurs<sup>15</sup>.»

Si cette atmosphère avait fort à voir avec la culture de violence qu'avaient imposée les brigades de squadristes depuis 1921, cela ne signifiait pas qu'elle fût particulièrement tolérée par les nouvelles autorités politiques. Bien au contraire, Italo Balbo, le *ras* de Ferrare, grand ordonnateur en tant que «Jules César du fascisme de Padanie<sup>16</sup>» des actions visant à terroriser les «rouges» d'Emilie-Romagne en 1922, s'insurgeait deux mois avant l'épisode de Porta Nuova contre les violences des supporters de football. En mai 1925, des supporters de la SPAL de Ferrare avaient été blessés lors d'un match disputé sur le terrain de la Derthona de Tortona (Piémont). Alors que la partie devait être rejouée, Balbo écrivait à Luigi Federzoni, le ministre de l'intérieur nationaliste du gouvernement Mussolini, pour l'inviter à sévir et ajoutait : «En ma qualité de député de Ferrare je me sens préoccupé par cet événement sportif parce qu'il est impossible de ramener à la raison ces stupides maniaques du sport qui sont mal intentionnés<sup>17</sup>.»

Autrement dit, la violence sportive, en raison de sa gratuité et son inutilité, devait être sanctionnée avec la plus grande sévérité par les forces de l'ordre.

Il est vrai que la dictature venait d'être instaurée et que le régime qui se constituait ne pouvait tolérer ces menaces à

l'ordre public. C'était le sens de la circulaire envoyée le 14 juillet 1925 par Luigi Federzoni aux préfets du royaume. Constatant la multiplication d'incidents se produisant «à l'occasion de compétitions sportives en général et de matches de football en particulier», il préconisait la sévérité la plus grande de la part des représentants de l'Etat et instituait une demande d'autorisation préalable et obligatoire pour l'organisation de telles manifestations<sup>18</sup>. La recommandation ne resta pas lettre morte. Dès l'automne, des matches sont repoussés ou interdits, alors que les déplacements des supporters sont contrôlés. Ainsi, au printemps 1926, le match Casale-Torino est interdit de même que le train devant emmener un millier de supporters turinois vers la petite ville de la province piémontaise. Finalement, le préfet de Turin donne son accord, les dirigeants et les autorités municipales ayant assuré que les spectateurs respecteraient «la discipline la plus rigide et le calme le plus absolu<sup>19</sup>».



L'application de la lettre-circulaire de juillet 1925 fut complétée par la promulgation d'un décret-loi, daté du 6 août 1926, qui prévoyait que l'autorisation du préfet et du chef du gouvernement était nécessaire pour organiser un match international (art. 1), et que la démarche pour un match national devait être faite au moins un mois à l'avance (art. 5). En outre, étaient précisés les critères fondant l'interdiction, entre autres, l'organisation imparfaite ou encore la tenue concomitante d'autres manifestations publiques (art. 2). Si la consultation des archives d'Etat et le dépouillement de la presse signalent l'existence de tensions sporadiques entre groupes de supporters pendant tout le *ventennio* fasciste, les années violentes du supporterisme s'arrêtent au moment de la promulgation des lois fascistissimes. La prise de contact s'est donc faite sur le mode négatif, le *calcio* se signalant avant tout par ses déviances. Mais, comme le reste de la société civile, le monde du sport devenait alors l'objet de l'attention du Parti National Fasciste (PNF) et de l'Etat mussolinien. Il constituait désormais un espace social à pénétrer et à contrôler.

### La prise en main du calcio par le régime fasciste

Si le football posait donc un problème d'ordre public, il représentait aussi comme le sport en général un espace à investir, un moyen pour édifier les masses grâce à des organes de presse largement diffusés tels que *La Gazzetta*

*dello Sport* organisatrice du *Giro* d'Italia. De leur côté, les milieux influents du sport (industriels, journalistes, fédérations) attendaient beaucoup du régime après l'immobilisme de l'Italie libérale en matière de politique d'éducation physique et sportive<sup>20</sup>. Aussi, les premières initiatives fascistes reçurent un accueil favorable. Dès novembre 1922, l'hebdomadaire *La Stampa Sportiva* commentait en termes très favorables les projets de loi sur l'éducation physique et la préparation militaire, ainsi que sur la création d'une direction pour le sport au ministère de l'instruction publique<sup>21</sup>. Il est vrai que l'interventionnisme avait compté de nombreux adeptes dans la presse sportive. *La Gazzetta dello Sport*, notamment, avait célébré le «mai radieux» en invitant ses lecteurs à rejoindre le front : «Frères qui avez connu, pratiqué, aimé le sport, prenez les armes pour le sport le plus antique et le plus fort, et le plus vrai : la guerre [...]»<sup>22</sup>.

De même, l'esprit du futurisme et son exaltation des sports mécaniques, de la vitesse et du risque, avait pu servir de trait d'union entre le nationalisme, puis le fascisme et le sport. Cependant, ce dernier ne constituait pas un tout homogène et uni et le football l'était encore moins. Les clubs fondés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui étaient souvent les fers de lance du professionnalisme, comme les sociétés populaires des quartiers populaires des grandes métropoles, restaient des lieux à investir. Les membres de la Juventus de Turin, tels qu'ils se dévoilent au travers de leur périodique social *Hurrà*, mettaient un point d'honneur, pendant les années du squadriste, à ne pas être confondus avec les fascistes lors de leurs déplacements effectués dans des véhicules qui pouvaient les faire passer pour des chemises noires «en expédition punitive<sup>23</sup>». Ce fort sentiment d'identité sociale n'avait pas empêché les rédacteurs de l'organe *juventino* de s'inquiéter, après l'occupation des usines turinoises à l'été 1920, de «la lutte des classes, faite de violence, (qui menaçait) d'emporter dans un tourbillon de renouvellement la civilisation décrépète<sup>24</sup>» et de participer aux initiatives patriotiques telles que la construction des monuments aux *alpini* tombés au front<sup>25</sup>. Mais la violence et le caractère plébéien du squadriste séduisaient peu les *juventini* comme le montrait la description d'un avant-match joué au printemps 1921 : «Présentations, poignées de mains, cortège. «Vive les fascistes !» Ne faisons pas de confusions, nous sommes les «errants» de la Juventus<sup>26</sup>». Cependant, malgré leurs efforts de «distinction», les membres de la Juventus, comme l'ensemble des footballeurs italiens ne purent éluder longtemps la nécessaire relation avec un gouvernement devenant régime. Cette relation procédait, tout d'abord, de la prise du pouvoir des fascistes dans le domaine sportif. En décembre 1925, l'assemblée du CONI, le comité olympique national italien, élitait pour président Lando Ferretti, en suivant les recommandations «impératives» du Parti National Fasciste. Ancien rédacteur en chef de *La Gazzetta dello Sport*, fasciste de la première heure, il avait participé à la marche sur Rome ; mais, homme cultivé et intelligent, n'occupant pas de charge majeure au sein du parti, il était à la fois fiable et suffisamment souple pour accommoder milieux sportifs et hiérarchie fasciste<sup>27</sup>.

Toutefois, le CONI, selon la feuille d'ordre du Parti publiée par *La Gazzetta dello Sport*, devait être «considéré comme un organe sous la dépendance du Parti et que son président l'onorevole Lando Ferretti (était) chargé de l'exécution des mesures que le parti prendrait<sup>28</sup>». Le principe du caractère apolitique du sport était donc renié et, quelques semaines plus tard, un commentaire de *La Gazzetta dello Sport*, ajoutait que les activités athlétiques devaient être nécessairement encadrées par l'État : «Le sport dans d'autres pays a pu vivre en dehors de la vie politique, mais en Italie il ne peut être abandonné à lui-même pour des raisons morales et économiques<sup>29</sup>». Le CONI étant l'organe réunissant et chapeautant les fédérations, Ferretti put intervenir dans les affaires de la FIGC en nommant à sa tête le *ras* de Bologne Leandro Arpinati en août 1926.



L'installation du nouveau directoire de la fédération dirigée par Arpinati eut lieu à la *Casa del Fascio* de Bologne et s'acheva par l'envoi du télégramme suivant à Mussolini : «La famille du football italien réunie fraternellement sous le signe du licteur et intégrée dans la grande armée sportive nationale exprime au duce, le magnifique premier sportif d'Italie, sa dévotion et sa fidélité<sup>30</sup>». Arpinati était lui aussi un fasciste atypique. Ancien anarchiste et autodidacte, employé des chemins de fer pendant la guerre, il était devenu l'un des *ras* les plus violents de l'Italie septentrionale. Véritable squadriste, anticlérical et antibourgeois mais décrit par Renzo De Felice comme «un homme personnellement très droit, sans préjugés<sup>31</sup>», il sut faire preuve d'ouverture et d'un grand sens pratique en dirigeant la FIGC jusqu'en 1933<sup>32</sup>. Les premières mesures prises par Arpinati mirent fin au conflit qui durait depuis l'après-guerre entre petites et grandes sociétés et qui transformait les assemblées de la FIGC en parodie d'un parlementarisme honni par le nouveau pouvoir<sup>33</sup>. Le championnat de *prima categoria* était réformé : l'élite, resserrée en deux groupes, devait être réunie en une poule unique lors de la création du championnat de série A en 1929. Le professionnalisme était implicitement accepté par la charte de Viareggio qui définissait deux statuts : «les amateurs et les non-amateurs<sup>34</sup>». Enfin, pour italianiser le jeu et les joueurs, l'utilisation de footballeurs étrangers fut désormais interdite, même si, pendant la saison 1926-1927 considérée comme transitoire, les équipes reçurent l'autorisation d'en employer deux à

condition de n'en aligner qu'un seul lors des matchs<sup>35</sup>. Les entraîneurs non-italiens, quant à eux, purent continuer à exercer leurs fonctions. Les décisions du *ras* de Bologne favorisaient en fait le développement du football comme spectacle de masse à l'échelle de la péninsule italienne : un championnat plus sélectif, rassemblant les meilleurs clubs, ne pouvait qu'attirer les foules sportives même dans les régions centro-méridionales jugées moins compétitives. Ainsi les équipes romaines, Alba et Fortitudo, jouaient désormais tous les dimanches dans leur *girone*<sup>36</sup> respectif, contre les grandes équipes septentrionales et avaient ainsi la possibilité de progresser rapidement.

Les autorités politiques commencèrent également à intervenir dans la vie des clubs pour placer à leur tête des hommes de confiance et montrer que le PNF patronnait tous les aspects de la vie sportive. A Novare (Piémont), par exemple, le club de football qui venait de descendre en deuxième division, fut épuré lors de son assemblée générale en novembre 1926. Il s'agissait pour le président du club Aldo Rossini, un libéral «rallié» seulement en 1925, de récompenser les fascistes locaux qui, désormais, le soutenaient<sup>37</sup>. Pour parachever la fascisation du club, le secrétaire fédéral du PNF à Novare, Carlo Emanuele Basile fut élu président honoraire du Novara Calcio.

Au niveau local, les fascistes intervenaient aussi pour tenter de trouver des solutions aux problèmes économiques rencontrés par les sociétés les moins riches. Le cas du club génois La Dominante fut à ce titre exemplaire. Pendant l'été 1927, les équipes de l'Andrea Doria et de la Sampierdarenese unirent leurs forces sous les auspices de Manlio Diana, responsable du PNF dans la zone industrielle et ouvrière de Gênes-Sampierdarena. La fusion reçut même le soutien d'Augusto Turati secrétaire du PNF. Dans une lettre publiée par *La Stampa*, il se disait «convaincu que, grâce à cette saine unification de forces, d'énergies, d'enthousiasmes et d'efforts, le chemin [serait] plus aisé et l'obtention du but moins difficile<sup>38</sup>». En outre, espérant que le nouveau club serait «digne du faisceau des Licteurs», emblème qui présidait désormais aux destinées des deux associations, Turati, sur la demande de Diana, les rebaptisait : «Vous voulez un nom pour la nouvelle société ? Vous l'avez déjà dans votre ville : la Dominante<sup>39</sup>». Quelques semaines plus tard, il acceptait la présidence honoraire du club, par une lettre adressée, non fortuitement, au secrétaire fédéral génois du PNF, le marquis Cambiaso Negrotto<sup>40</sup>.

Derrière l'effort de rationalisation sportive se profilait par conséquent le contrôle et l'utilisation politique de ces lieux de sociabilités qu'étaient les stades et les grands clubs de football. Toutefois, comme l'avait montré la question de la violence sportive dans la première moitié des années vingt, le football ne se signalait toujours pas par une exemplarité qui pouvait le transformer en parangon des vertus fascistes.

### *Le football : un sport fasciste ? (1927-1932)*

Analysant l'essor du *calcio* en Italie, l'ancien joueur Guglielmo Tornabuoni assurait en 1930 : Le football chez

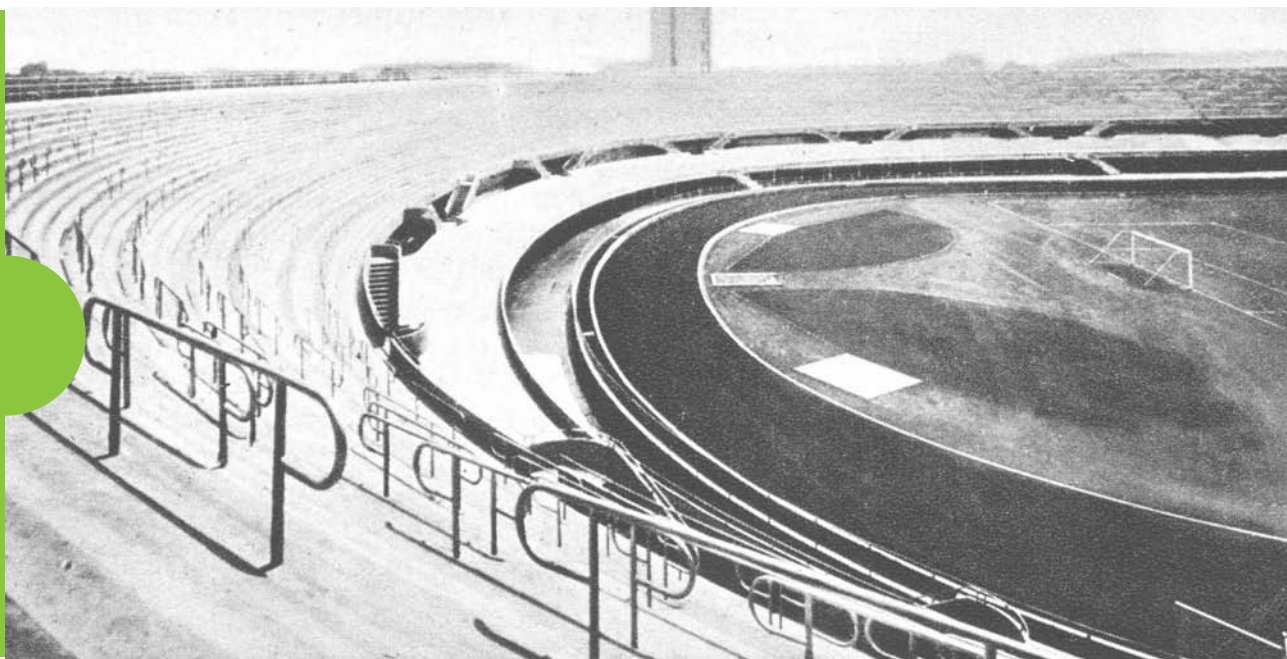
nous ce sont la foule, le spectacle, les recettes au guichet. La base économique est devenue prééminente<sup>41</sup>».

Leandro Arpinati avait certes intégré cette dimension du football lors de l'adoption de la Charte de Viareggio, mais dès l'année suivante, il avait pu déplorer que l'aspect financier l'emportait parfois sur l'éthique sportive. Loin d'être une discipline athlétique édifiant moralement la jeunesse italienne, le *calcio*, comme l'illustra le scandale du Torino, pouvait même servir de repoussoir.

En septembre 1927, en effet, le périodique sportif romain *Il Tifone* dénonçait l'obtention frauduleuse par l'équipe du Torino du titre de champion d'Italie quelques mois plus tôt. Une manœuvre de corruption aurait en effet affecté le match-clé Torino-Juventus du 5 juin 1927, remporté par le club *granata* sur le score de 2 buts à 1. La revue révéla qu'un joueur de la Juventus avait accepté, sous la forme d'un pari fictif, de favoriser la victoire du Torino et qu'au

italien ne pouvant se priver d'un mécène tel que Marone, président de la société Cinzano, l'affaire du Torino vint accroître certaines préventions éprouvées par les hiérarques du régime. Outre le délit qui pouvait confirmer les dérives provoquées par le professionnalisme, l'affaire avait aussi souligné la capacité du *calcio* à mobiliser les sentiments régionalistes. Les journalistes du *Tifone* n'avaient pas seulement agi pour les valeurs du sport ou pour faire un nom à un périodique créé au printemps 1927, ils désiraient aussi ébranler la prééminence du Nord dans le champ du sport. Dans une dictature où tout débat politique était prohibé, le football devenait donc l'un des rares lieux où les identités régionales pouvaient s'exprimer librement.

Et, à partir de la saison 1929-1930, le championnat de série A qui réunissaient dans une poule unique les équipes septentrionales, romaines et napolitaine, servit de caisse de résonance à ces passions, où l'on stigmatisait, pour les



centre de cette opération de corruption se trouvait le président du club Enrico Marone<sup>42</sup>. A la suite d'une enquête diligentée par Leandro Arpinati, ce dernier et le directoire de la FIGC décidèrent de priver le Torino de son titre de champion d'Italie pour les faits suivants : le docteur Nani, conseiller du Torino, avait avoué avoir versé à un intermédiaire, Francesco Gaudosio, 25 000 lire «destinées à tel ou tel joueur de la Juventus, afin d'assurer illégitimement au Torino F.C. la victoire dans le match Juventus-Torino du 5 juin 1927<sup>43</sup>». Trois joueurs de la Juventus furent tout d'abord suspectés, Pastore, Munerati et Allemandi avant que la culpabilité soit endossée par ce dernier. Les sanctions prises immédiatement furent particulièrement sévères : radiation à vie des dirigeants du Torino membres du conseil de direction, en tout vingt personnes, le 3 novembre et du joueur Allemandi le 21 novembre. Même si dirigeants et joueur furent amnistiés en mai 1928, le Torino et le football

uns, le clientélisme romain, pour les autres l'arrogance piémontaise ou lombarde. Officiellement, fidèles à leur volonté d'achever l'unification de l'Italie, Mussolini et les principaux hiérarques fascistes réprouvaient ces manifestations de campanilisme. Le quotidien sportif dépendant du *Popolo d'Italia* et organe du CONI, *Il Littoriale*, se faisait ainsi l'écho du mécontentement de Mussolini face à la résurgence du régionalisme notamment dans le sport. La presse sportive était selon l'article du *Littoriale* en grande partie responsable de ce phénomène : «Le battage continuel sur les rivalités régionales ou citadines, le fait d'insinuer de manière évidente ou voilée des doutes sur des sociétés ou des personnes au dessus de tout soupçon, le fait d'exciter des publics par nature déjà impressionnables et exaltés, comme sont les sportifs et les jeunes, sont des choses déplorables, impolitiques, en outre injustes neuf fois sur dix, et qui suscitent des représailles aussi lamentables<sup>44</sup>.»

Stigmatisant en particulier les discours sur l'opposition Nord-Sud qui dépeignaient le Mezzogiorno, soit comme une région « toujours opprimée et "généreuse" », soit comme une terre de « demi-sauvages à civiliser », l'organe du CONI et de la FIGC rappelait à l'ordre la presse italienne pour qu'elle célèbre désormais l'unité nationale. « Toutes nos régions sont capables d'actions valeureuses et de courage, et elles l'ont démontré à l'occasion d'épreuves autrement plus dures et importantes que les épreuves sportives. Aujourd'hui être né dans une métropole ou dans un village ne compte plus ; ce sont la discipline, le travail honnête, le patriotisme au sens large, entendu au sens italien, qui constituent les titres de noblesse<sup>45</sup>. »

Loin d'être une discipline renforçant le sentiment d'unité nationale, le *calcio* n'apparaissait donc pas comme le sport fasciste par excellence au début des années trente. On peut même avancer que les préventions de certains hiérarques à l'encontre du *calcio* ne cessèrent de croître à la fin des années vingt et au début des années trente et se traduisirent par la promotion de deux sports rivaux : le rugby et la volata.

Le rugby fut tout d'abord présenté comme un sport se rattachant à une tradition italique. *Il Corriere della Sera* présenta ainsi en novembre 1927 le rugby en se conformant à la rhétorique de l'italianisation puisque ce sport remontait « aux temps d'Athènes et de la Rome antique », étant identifié à « l'harpastum<sup>46</sup> ». En d'autres termes, il s'agissait du sport collectif fasciste par excellence, puisqu'il permettait de bâtir une jeunesse robuste et combative. En ce sens, il reçut le patronage officiel d'Augusto Turati, secrétaire du PNF, qui affirmait : « Je pense que le rugby, comme du reste tous les sports de combat, a été créé spécialement pour notre caractère. L'athlète italien est prodigieusement taillé pour exceller dans tous les exercices qui demandent du courage, de l'ardeur, de la résistance<sup>47</sup>. »

Discipline nouvelle en Italie, le rugby n'avait pas encore été frappé par les « tares » du football, à savoir le professionnalisme et le campanilisme exacerbé. Les articles de présentation n'oubliaient donc pas de marquer ses différences avec le *calcio*. Selon Leone Boccali, par exemple, dans le rugby « ces éléments de jeu, c'est à dire de hasard, qui souvent dénaturent les résultats purement sportifs des compétitions de football, (n'avaient) pas d'influence décisive<sup>48</sup>. »

Malgré ce haut patronage, le rugby ne semble pas avoir remporté un très grand succès et n'empêta en aucune manière sur le territoire du *calcio*. Les débuts furent même plutôt difficiles si l'on prend en considération le fait que la jeune fédération de rugby fut supprimée par le CONI en octobre 1929 devant la faiblesse et l'incapacité de ses membres. Réorganisé, pris en main directement par le CONI, le ballon ovale donna lieu en 1930 à un championnat réunissant des clubs de Turin, Milan, Padoue, Gênes et Naples. Sur les 14 équipes en lice, 4 étaient constituées par des membres des GUF, les Groupes Universitaires Fascistes, et 3 par des groupes sportifs de quartier du PNF, comme les *Gruppi Sportivi* Mussolini et Battisti à Milan<sup>49</sup>.

Ce qui permettait, selon *La Stampa*, de « conférer au second championnat un caractère typiquement fasciste, et donc d'en accroître, en même temps que l'importance sportive, la valeur morale<sup>50</sup> ». Ce caractère élitiste tant du point de vue politique que social pesa donc dans sa faible diffusion. Certes, en 1935, la greffe avait pris puisque le championnat de rugby réunissait plus de 52 équipes, mais cette activité sportive, confinée dans les milieux universitaires et fascistes<sup>51</sup>, restait marginale par rapport au succès du *calcio*. Dès 1929, en effet, sociétés de l'ULIC et de la FIGC confondues, le football comptait plus de 2340 équipes dans toute la péninsule italienne<sup>52</sup>.

Augusto Turati n'avait pas seulement été le grand promoteur du rugby, c'était aussi l'inventeur d'un nouveau jeu, la volata, destiné au *Dopolavoro*, l'organisation de loisirs fascistes destinée aux ouvriers et aux employés, ainsi qu'à leur famille. Présentée comme un sport de « synthèse », cette nouvelle discipline intégrait divers éléments empruntés au rugby, au football, à l'athlétisme, tout en, selon Turati, les dépassant. La volata reprenant en partie l'antique tradition du *calcio fiorentino* se démarquait donc des sports anglo-saxons et redéfinissait une sorte de tradition italique :

« Il est très important de noter (expliquait-on) qu'aussi bien l'antique que le nouveau jeu ont en commun l'objectif de donner une éducation athlétique complète, exigeant des joueurs un ensemble de qualités, là où les systèmes anglais ne réclamaient seulement que des spécialisations<sup>53</sup>. »

Les équipes formées de huit joueurs comptaient un gardien de but, deux « vice-gardiens de but », trois hommes de « seconde ligne » et trois « joueurs de pointe » qui pouvaient utiliser tous les moyens pour frapper la balle, à condition de ne pas tirer au but au-delà du point de penalty. Il était « nécessaire que le joueur de volata (fût) riche de coeur, de souffle, de vitesse, d'action, d'intelligence<sup>54</sup> ». Derrière la flagornerie des journalistes désireux de plaire au hiérarque fasciste, se cachait comme pour le rugby, la volonté de concurrencer sérieusement le football. Comme l'affirmait *La Stampa* en mars 1931, « il s'agissait, plus qu'autre chose de trouver une formule pour réunir les caractères utiles de chaque sport collectif en usage, en éliminant les parties nocives, ou de toute façon, inutiles<sup>55</sup> ». En d'autres termes, Turati voulait reprendre certains éléments qui avaient fait le succès du *calcio*, sans les inconvénients et les pratiques qu'il réprouvait. La volata pouvait en effet emprunter les terrains du *calcio* puisque, mis à part le marquage des lignes, elle en gardait les dimensions et les buts. De plus, pour assurer le succès de sa discipline, Turati interdit la pratique du football au *Dopolavoro*<sup>56</sup>, pour disposer d'une masse conséquente de pratiquants. Comme le *calcio*, la nouvelle discipline était peu coûteuse et donc populaire<sup>57</sup> et n'allait pas tarder, selon Turati, à « passionner le public » en stimulant « la formation d'équipes citadines, composées de jeunes natifs de la ville dont l'équipe prend le nom<sup>58</sup>. » De plus, contrairement au football, où l'exploit personnel d'un Orsi ou d'un Baloncieri pouvait décider du sort d'un match, la volata reposait avant tout sur le collectif. Ainsi un paragraphe

du règlement interdisait à tout attaquant de «mener "tout seul" l'action du milieu du terrain jusqu'au but» et l'obligeait à faire au moins une passe à l'un de ses coéquipiers. Se dévoilait de cette manière le contenu idéologique de la volata visant à entretenir l'esprit de groupe, favoriser le sacrifice des intérêts personnels à l'intérêt général et renforcer l'intégration de l'individu dans la collectivité italienne. Turati ne ménagea pas ses démonstrations d'attachement à sa création : présence aux matches, distinctions aux



joueurs et entraîneurs, en dépit de la faiblesse de la participation populaire et du déroulement concomitant de grandes rencontres de football<sup>59</sup>. Malgré tous ces efforts, le nouveau sport ne put concurrencer véritablement le football et ne survécut pas à la «liquidation politique» de son concepteur pendant l'été 1932<sup>60</sup>.

### *Le calcio des années du consensus (1929-1936)*

Selon Renzo De Felice, la première moitié des années trente aurait été marquée par l'adhésion des Italiens au régime et par la confiance qu'ils manifestaient à leur chef. Jusqu'en 1936, une majorité d'entre eux put trouver que «les bénéfices, vrais ou présumés, que le régime leur procurait étaient dans l'ensemble supérieurs aux inconvénients<sup>61</sup>». Même si la conquête de l'Ethiopie a autant inquiété la population italienne que suscité un sentiment de fierté nationale<sup>62</sup>, c'est la guerre d'Espagne, puis le manifeste de la race en 1938 et l'allure totalitaire que prend

le régime sous l'influence hitlérienne, qui conduisent à l'effritement du consensus et réveillent même l'antifascisme<sup>63</sup>. Toutefois, au-delà des oscillations de l'opinion publique italienne, le régime fasciste a su conquérir les masses, après avoir réduit dans les années vingt ses adversaires politiques. Ce succès est le fruit d'une politique allant de l'élaboration d'une religion de l'Etat à l'affirmation de la puissance italienne en Europe et plus particulièrement en Méditerranée, en passant par l'intégration des Italiens par le biais des grands vecteurs de la culture de masse qu'étaient la presse écrite, la radio et le cinéma. Comme l'a montré Victoria De Grazia<sup>64</sup>, l'organisation des loisirs, par le biais du *Dopolavoro* créé le 1<sup>er</sup> mai 1925, a été aussi un instrument majeur de la «fabrication du consensus». Malgré ses travers, le football a pu être intégré à cette politique de séduction dans laquelle le sport tenait une grande place.

Le *calcio* bénéficia tout d'abord du développement et de la rationalisation des loisirs sportifs opérés par le régime.

L'équipement de l'Italie en enceintes sportives était au milieu des années vingt largement insuffisant et dépendait essentiellement de l'initiative privée. A Turin, par exemple, la municipalité avait construit pour célébrer le cinquantenaire de l'unité italienne, une enceinte multifonctionnelle appelée Stadium. Ses dimensions généreuses (166,40m x 323, 60m) la destinait davantage à des manifestations économiques ou patriotiques<sup>65</sup>, même si au lendemain de la guerre, les dirigeants du club de l'US Torinese louèrent cet espace et le divisèrent en deux en installant des tribunes en bois. En dehors du Stadium, les stades turinois construits à des fins seulement sportives étaient la propriété de sociétés immobilières privées comme le campo Juventus de via Marsiglia achevé en 1922 et le campo Torino de la via Filadelfia inauguré en 1926.

Le régime fasciste changea donc la donne : durant l'été 1927, Augusto Turati lança un plan d'équipement prévoyant la construction d'un *campo del Littorio* par commune<sup>66</sup>. Le plan type pour les communes petites et moyennes prévoyait la réalisation d'un terrain de football entouré d'une piste d'athlétisme et d'aires de lancer et de saut.

Une tribune d'une capacité de 1500 personnes devait être également réalisée. En tout, 5 000 spectateurs pouvaient assister aux évolutions des athlètes<sup>67</sup>. C'était le début de la municipalisation de l'infrastructure sportive italienne qui se traduisit par la réalisation d'une myriade de stades. En 1930, 2383 enceintes sportives avaient été construites, projetées ou en cours de réalisation. Toutefois, mis à part le Littoriale de Bologne, c'est surtout dans la première moitié des années trente que le régime réalisa des stades destinés à recevoir plusieurs dizaines de milliers de spectateurs. Deux enceintes se détachèrent par leur modernité : construits ex-nihilo, les stades Berta à Florence (1932), du nom d'un «martyr de la révolution fasciste» et Mussolini à Turin (1933), combinaient efficacité fonctionnaliste et lignes futuristes. Toutefois, comme les *campi del Littorio* de base, ils étaient omnisports et devaient en premier lieu favoriser le développement des pratiques corporelles à visées hygiénique et militaire, notamment l'athlétisme.

Mais, en dehors des *Littoriali*, ces compétitions sportives qui réunissaient chaque année les GUF, les réunions d'*atletica leggera* n'attiraient pas les foules. Pour que la gestion d'un stade fût équilibrée ou tout du moins le moins déficitaire possible, il convenait d'accueillir un spectacle sportif de masse.

Or, seul le football, en dehors du cyclisme ou de l'automobilisme, était à même de remplir cette fonction. Ainsi, si l'on reprend l'exemple turinois, les manifestations d'athlétisme organisées au stadio Mussolini ne réunissaient guère plus de 5 000 spectateurs pendant la saison sportive 1933-34. Les recettes dégagées ne permettaient pas de payer les frais de fonctionnement de l'enceinte. D'ailleurs, les frais engagés par la FIDAL, la fédération d'athlétisme italienne,



pour l'organisation des rencontres excédaient largement le total des recettes, si bien que le conseil municipal dirigé par le podestat Thaon di Revel décida d'offrir l'intégralité des entrées aux guichets à l'entité fédérale<sup>68</sup>. Restait à attirer le spectacle sportif tout à la fois plus régulier et plus lucratif : le football. A Turin, le stade de la Juventus, première enceinte construite en béton armé dans la péninsule italienne, commençait à devenir obsolète. Après un essai pendant l'été 1933 à l'occasion de la rencontre de Mitropacup Juventus-Ujpest, la municipalité et les dirigeants de la Juventus passèrent un accord de principe sur l'utilisation du stade pour tous les matches de championnat<sup>69</sup>. Le contrat de longue durée signé en 1936 prévoyait que la municipalité puisse recevoir au moins 100 000 liras par an<sup>70</sup> : si la somme était encore insuffisante pour assurer l'entretien et l'amortissement du stade, l'arrivée de la Juventus permettait de prouver l'utilité d'un tel équipement, tout en ouvrant à tous l'accès au spectacle du football.

Dès novembre 1933, en effet, la direction de la Juventus avait dû concéder l'abandon de la limitation du nombre de places réservées aux titulaires de la carte GUF et Dopolavoro<sup>71</sup>. Ainsi, dans le champ du football était réalisé l'un des objectifs de la politique de loisirs du régime : élargir la consommation des Italiens, en des temps de crise, vers ces « besoins sociaux modernes » qu'étaient le sport et le spectacle<sup>72</sup> et dont l'offre s'élargissait aussi en Allemagne et en France<sup>73</sup>. Dans le même temps, ces nouvelles enceintes

auxquelles il faudrait ajouter le Stadio del PNF à Rome, l'Ascarelli de Naples, le Luigi Ferraris de Gênes ou le stade de San Siro à Milan, permettaient d'organiser un spectacle sportif où le consommateur était plus confortablement assis mais aussi, selon les préoccupations qui avaient guidé la construction des équipements sportifs en Europe au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>74</sup>, plus contrôlable.

Toutefois, le *calcio* de l'âge du consensus ne se vivait pas seulement sur les gradins des stades. Il était suivi aussi à travers la presse. Epurée, censurée, la presse écrite avait été aussi modernisée. Les quotidiens du nord de la péninsule tels que *La Stampa* (Turin) et *Il Corriere della Sera* (Milan) avait été dépoussiérés : des pages entièrement consacrées aux reportages photographiques venaient égayer des feuilles dont le contenu politique était orienté par le Sous-Secrétariat d'Etat à l'information. A ce titre, le sport et le football furent mobilisés par les nouveaux directeurs comme l'écrivain Curzio Malaparte à la tête de *La Stampa* de mars 1929 à janvier 1931<sup>75</sup>. Sous sa direction, l'ancien quotidien libéral piémontais publia même en taille réelle l'empreinte du pied droit du boxeur Primo Carnera<sup>76</sup> ! Mais en dehors des deux à trois pages que les quotidiens généralistes consacraient au sport chaque jour, les *tifosi* pouvaient aussi se plonger dans deux quotidiens sportifs *La Gazzetta dello Sport* (Milan) et *Il Littoriale* (Bologne puis Rome) fondé par Leandro Arpinati, sans compter les quinze hebdomadaires consacrés au sport recensés par *L'Almanacco dello sport* en 1930<sup>77</sup>. Si la durée de vie de ces derniers était inégale, certains comme *Il Calcio illustrato* créé en 1931 à Milan et imprimé sur les presses du *Popolo d'Italia*, connurent, à l'instar des autres revues illustrées européennes consacrées au football telles que *Match* en France ou *Der Kicker* en Allemagne, un succès réel. Grâce aux dessins de Carmelo Silva, les lecteurs du *Calcio illustrato* pouvaient se figurer les plus belles actions de jeu du championnat<sup>78</sup>, mais aussi se laisser envoûter par le parfum de modernité qu'exhalait la revue.

En effet, le *Calcio illustrato* ne se contentait pas de proposer des reportages sportifs, il rendait compte également de la vie des joueurs et surtout de leurs modes de vie<sup>79</sup>. De fait, voyageant en wagons-lits, disposant d'un temps de loisir non négligeable, les vedettes comme Raimundo Orsi ou Giuseppe Meazza bénéficiaient de revenus confortables et pouvaient disposer de trois choses dont la plupart des Italiens étaient privés : une automobile, un appartement confortable et des vacances à la mer ou à la montagne. En somme, le footballeur incarnait, tout comme les acteurs des films à téléphone blanc qui étaient censés représenter l'idéal de vie féminin sous le fascisme, l'homme nouveau porteur de la modernité à laquelle les masses italiennes aspiraient.

### *L'affirmation internationale par le calcio de 1934 à 1938*

La politique de consensus n'a pas résidé seulement dans l'accès à la consommation de loisirs. Elle a aussi reposé sur une politique de prestige international.



Moins risquées que les entreprises extérieures mussoliniennes, les compétitions sportives sont devenues le lieu de l'affrontement symbolique des puissances où la nation italienne peut s'affirmer. Le régime fasciste l'a bien compris : les athlètes participant aux Jeux de Los Angeles en 1932 ont bénéficié de conditions de préparation privilégiées et la délégation emmenée par Leandro Arpinati en personne se classe seconde derrière les Etats-Unis au nombre de médailles. Luigi Beccali, vainqueur du 1 500 m, est dépeint par la presse italienne comme «l'expression d'une race, la perfection même de la race de l'athlétisme<sup>80</sup>».

Le football participe de ces affrontements pacifiés entre les nations. Le succès populaire et financier du tournoi olympique de football à partir d'Anvers en 1920 et surtout de Paris en 1924 a reposé en grande partie sur ce jeu des identités nationales et a favorisé la création d'une épreuve autonome par la FIFA en 1930<sup>81</sup>. Toutefois, la *squadra azzurra*, comme la plupart des équipes européennes, ne participe pas à la première Coupe du Monde disputée en Uruguay. La FIGC n'en obtient pas moins l'organisation de la seconde édition au Congrès de la FIFA à Stockholm en 1932. Selon le programme officiel publié en 1934 : «L'incomparable force d'attraction exercée par le Régime, la puissance organisatrice de l'Italie de Mussolini, les parfaites installations sportives de nos plus grandes villes, la certitude de pouvoir compter sur la participation de foules passionnées, (avaient) concouru à assurer à l'Italie cet événement exceptionnel, dont l'importance dépasse les limites strictement sportives (...)»<sup>82</sup>. Une grande partie du contenu politique de la compétition est résumée dans cette phrase au ton emphatique, même s'il faut prendre garde de voir dans la compétition disputée en Italie une répétition générale des Jeux de Berlin. La Coupe du Monde n'en avait pas l'importance médiatique et la consultation des fonds de l'Archivio Centrale dello Stato de Rome montre que Mussolini a porté une attention distraite à l'organisation de l'événement. Celle-ci était assurée par un comité composé de membres italiens de la FIFA comme Mauro ou Barassi et étrangers comme Schricker, secrétaire-général de la FIFA, ou Bauwens et Fischer membres du Comité exécutif de la Fédération internationale. S'ils sont présentés à Achille Starace lors d'une réunion en janvier 1934<sup>83</sup> et si le secrétaire-général du PNF préside le tirage au sort de la compétition le 3 mai suivant<sup>84</sup>, les organisateurs ne semblent pas avoir été soumis à un jeu d'influence particulier. Evoquant vingt ans plus tard Giorgio Vaccaro, le président de la FIGC et consul de la Milice qui avait parfois présidé le comité d'organisation, Jules Rimet écrivait : «Nous n'avons pas à apprécier ici, dans le Général Vaccaro, le personnage politique. Mais le sportif nous appartient<sup>85</sup>».

Autrement dit, même si le contexte politique de 1934 marqué par la tentative de rapprochement des démocraties françaises et britanniques avec l'Italie avait eu sa part dans l'attitude chaleureuse de Vaccaro et l'appréciation indulgente de Rimet à son égard, il semble que les limites de la neutralité sportive n'aient pas été outrepassées lors de la

Coupe du Monde italienne. Pour autant, cela ne signifie pas que la compétition n'ait pas eu de sens politique et servi la propagande du régime. A ce titre la consultation du rapport officiel de la compétition publié deux ans plus tard<sup>86</sup> indique bien les enjeux d'une telle compétition. Une grande partie de l'ouvrage richement illustré est consacré à la perfection de l'organisation de la Coupe du Monde : y sont décrits, avec une complaisance certaine, la modernité des stades, l'accueil des visiteurs étrangers, l'efficacité de la propagande qui avait réussi à attirer un public nourri et surtout les bénéfices financiers qui avaient permis de défrayer les équipes pour un total de 576 773, 60 liras et de verser à la FIFA 257 599, 60 liras<sup>87</sup>. Le rapport était également consacré à l'aspect sportif de la compétition et notamment à la victoire des *azzurri*. En trois pages, le sélectionneur italien Vittorio Pozzo racontait comment il avait su transformer deux blocs de joueurs ennemis provenant de l'Ambrosiana (dénomination sociale fascisée de l'Inter) et de la Juventus de Turin en «un bloc compact, cimenté par une amitié de type militaire<sup>88</sup>». En d'autres termes, la compétition avait transfiguré des mercenaires qui, pour certains comme les Argentins Orsi et Monti étaient d'origine étrangère, en équipe du Littorio. Et selon Pozzo, les péripéties de la compétition avaient constitué pour les joueurs et leur entraîneur «des expériences qui (rendaient) fiers d'être Italiens et de se sentir Fascistes<sup>89</sup>». La présence de Mussolini aux matches les plus importants de la *squadra azzurra* était d'ailleurs complaisamment représentée. Il est vrai que le début et la fin des matches avaient donné l'occasion de célébrer les dialogues rituels avec la foule dignes des grands discours du Duce au balcon du palais de Venise à Rome. Décivant la fin de la finale remportée deux buts à un contre la Tchécoslovaquie, le journaliste sportif Renato Casalbore écrivait : «Le Duce était là, seul, contre la balustrade de la tribune d'honneur ; il regardait nos athlètes et les applaudissait. Soudain, comme un appel de joie et de dévotion, la parole de notre foi et de notre force retentit dans le stade : la foule appelait le Duce. Les joueurs qui se tenaient serrés contre Pozzo courent vers la tribune en levant le bras<sup>90</sup>». Une imposante Coppa del Duce dont la concession avait été demandée en janvier 1934 par Vaccaro à Starace<sup>91</sup>, fut remise aux vainqueurs en même temps que le trophée de la FIFA. La Coupe du monde devenait en quelque sorte la Coupe Mussolini.

Deux autres succès internationaux vinrent couronner la politique sportive du régime en matière de football. Une équipe d'espoirs qualifiés d'amateurs vêtue d'un maillot noir, toujours dirigée par Pozzo, remporta le tournoi olympique aux Jeux de Berlin en 1936, alors même que le professionnalisme avait été interdit dans l'Allemagne national-socialiste afin de pouvoir aligner la meilleure équipe possible lors de l'Olympiade du Führer<sup>92</sup>. La victoire italienne, fut jugée par certains journalistes comme le succès le plus significatif de la *squadra azzurra* parce qu'elle avait été obtenue en terre germanique, 100 000 spectateurs allemands ayant soutenu l'Autriche adversaire de l'Italie en finale. Elle

prouvait surtout que sur le plan athlétique l'Italie n'avait rien à envier à sa nouvelle alliée<sup>93</sup>. Deux ans plus tard à Paris, une partie des jeunes pousses italiennes confirmait leur performance berlinoise en assurant à l'Italie une deuxième Coupe du Monde. Là encore, la performance sportive portait en soi une connotation politique. Tout d'abord, le souvenir de la Coupe du Monde 1934 et des Jeux de 1936 avait plané sur la préparation de l'épreuve. A la veille de la compétition, le titre du quotidien *L'Excelsior*, «Une bien grande épreuve pour nos petits stades» résumait bien un certain complexe d'infériorité vis-à-vis de la monumentalité sportive déployée quatre ans plus tôt<sup>94</sup>. Malgré tout, au lendemain de la finale remportée par l'Italie, l'organe officieux du Quai d'Orsay, *Le Temps*, se félicitait du «succès tant au point de vue du sport qu'à celui de l'organisation<sup>95</sup>» de la compétition et de la «correction absolue» des foules françaises. Ce n'était pas tout à fait le point de vue italien. Un joueur comme Pietro Rava, défenseur de l'équipe entraînée par Vittorio Pozzo a pu nous affirmer qu'au contraire, certains matchs disputés à Paris ou Marseille, avaient donné lieu à une démonstration idéologique orchestrée par le komintern et dirigée contre les *azzurri*<sup>96</sup>. Les commentaires italiens allèrent dans le même sens à l'époque. Le livre commémoratif d'Emilio De Martino *Tre volte campioni del mondo* résumait bien l'interprétation officielle du «plus grand succès des athlètes fascistes, un succès qui franchit toutes les barrières pour atteindre directement au cœur des foules sportives et non sportives<sup>97</sup>». En clair, c'était le faisceau des licteurs, la jeunesse fasciste qui l'avait emporté sous les traits de Piola et consorts<sup>98</sup>. Et pour marquer l'importance de cette victoire le «premier sportif d'Italie» en personne reçut au palais de Venise l'équipe italienne vêtue pour l'occasion d'un uniforme militaire<sup>99</sup>.

### Conclusion : guerre et héritage

Alors que le 23 mai 1915, la compétition de première division avait été interrompue pour que les footballeurs puissent participer à l'œuvre irrédentiste<sup>100</sup>, le championnat de série A reprit à l'automne 1940. Il s'agissait de montrer qu'en dépit de la guerre menée en Afrique du Nord et en Méditerranée contre l'Angleterre, la situation était bien en mains. «La normalité de l'organisation, la régularité de la vie, les moyens disponibles, la sérénité de l'atmosphère sont toujours là et garantissent le bon avancement des choses», écrivait à ce propos Vittorio Pozzo en octobre 1940<sup>101</sup>. Toutefois, même si le directeur de *La Gazzetta dello Sport* Bruno Roghi multipliait les articles pour souligner l'importance du public présent dans les stades jusqu'à la fin de la saison 1941-42<sup>102</sup> et célébrer le calme des spectateurs napolitains alors que les bombardiers de la Royal Air Force se faisaient menaçants<sup>103</sup>, le football gardait aux yeux du régime ses zones d'ombre. La professionnalisation n'avait pas été freinée par la guerre et les mercenaires du football ne s'étaient pas précipités sur les champs de bataille. Au printemps 1943, alors que la perspective d'une invasion alliée de l'Italie se précisait, *La Gazzetta dello Sport* contes-

tait un article du *Popolo d'Italia* qui s'interrogeait sur l'engagement des champions et notamment des footballeurs<sup>104</sup>. Pourtant, les vedettes du championnat, déclinantes comme Meazza, montantes comme Mazzola, n'avaient pas suivi la voie de l'espoir du cyclisme Fausto Coppi qui combattait et fut fait prisonnier par l'armée anglaise en Tunisie. De même, les dirigeants de club pouvaient prétendre prendre des mesures de «moralisation», «indispensables à un tel moment» et nécessaires pour «freiner l'augmentation du prix<sup>105</sup> des transferts des joueurs, qui (atteignaient) des sommes astronomiques», la guerre avait peu changé la logique du professionnalisme.

La première chute du fascisme, puis la coupure de l'Italie en deux désorganisèrent profondément le football italien. Surtout, avec les étés 1943 et 1945 vinrent le temps des procès du sport fasciste. Par l'effet d'un étonnant transformisme sportif, les zéloteurs des athlètes en chemise noire se muèrent en procureurs du passé. Bruno Roghi se fit, aussi bien en 1943<sup>106</sup> qu'en 1945<sup>107</sup>, l'apôtre de la liberté. Les hommes qui avaient été les chevilles ouvrières de la FIGC sous le régime fasciste comme l'ingénieur Barassi en présidèrent même les destinées à partir de janvier 1947<sup>108</sup> ou gardèrent leur fonction, à l'instar de Vittorio Pozzo, l'homme des titres mondiaux. Il est vrai que le sport en général, le football en particulier, pouvaient passer pour des héritages du fascisme que l'Italie libérée acceptait. De fait, dès le mois de mai 1945, le *calcio* symbolisait le retour à la paix et à la liberté.

A Milan, fut ainsi organisée au stade de l'Arena, en présence de Palmiro Togliatti le secrétaire général du Parti Communiste Italien, un match entre une sélection lombarde et l'équipe du Torino pour célébrer la mémoire des partisans tombés pour défendre la liberté. Empreint de moralisme résistant, le compte rendu produit par l'organe du Parti d'Action, *Gioventù d'Azione*, se félicitait du caractère gratuit et populaire d'un match disputé «sans salaires, ni primes»<sup>109</sup>. L'illusion d'un football régénéré ne fit pas long feu. Le caractère professionnel du football reprit de plus belle, comme l'illustra le «grand Torino», dominateur du football jusqu'à sa disparition tragique dans l'accident d'avion de Superga en mai 1949<sup>110</sup>. De même, le championnat de série A lancé par Leandro Arpinati en 1929, devint l'une des institutions les plus solides de l'Italie républicaine, l'une des rares, malgré les excès des *tifosi*, à réunir les Italiens du Frioul à la Calabre.

De même, l'équipe nationale et les succès des clubs italiens dans les Coupes d'Europe restèrent l'une des voies de l'affirmation internationale de l'Italie. Même si la *squadra azzurra* subit une sorte d'Adua sportif en étant éliminée par la Corée du Nord à la Coupe du monde 1966, la victoire finale obtenue en Espagne et les manifestations de joie collective qui s'ensuivirent prouvèrent une nouvelle fois la force mobilisatrice du football que le régime fasciste avait su encadrer et utiliser à son profit. •

- 1 \_ «La grande partita al Littoriale. Gli azzurri vittoriosi : 2 a 0», *La Stampa*, 30 mai 1927.
- 2 \_ Lando Ferretti, *Il libro dello sport*, Rome, Libreria del Littorio, 1928, p. 164.
- 3 \_ Cf. Emilio Gentile, *Il culto del littorio*, Bari-Rome, Laterza, 1993.
- 4 \_ Ottavio Pastore, «L'U.S. Pro Vercelli, campione italiano di Foot-ball», *Ordine Nuovo*, 15-05-1922.
- 5 \_ Tony Mason, *Association Football and English Society 1863-1915*, Brighton, Harvester Press, 1980, p. 158-169.
- 6 \_ Nous reprenez ici les analyses de notre article : «Pugni, bastone e rivoltelle. Violence et football dans l'Italie des années vingt et trente», *Mélanges de l'Ecole Française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 108, 1996, n° 1, p. 203-240.
- 7 \_ «Pro Vercelli e Juventus F.C. fanno match pari (1 a 1)», *La Stampa*, 1-12-1919.
- 8 \_ «Venezia-Modena sospeso», *Ordine nuovo*, 20-03-1922.
- 9 \_ «Pugni, bastone e rivoltelle sul campo del Prato F. C.», *Ordine nuovo*, 30-01-1922.
- 10 \_ Tony Mason, *Association football...*, *op. cit.*, p. 160.
- 11 \_ «Dopo il match Fiorentina-Genoa. La denuncia dell'arbitro per aggressione», *La Stampa*, 24-10-1928.
- 12 \_ «Drammatico epilogo della partita di foot-ball tra il "Genoa" e il "Bologna"», *La Gazzetta del Popolo*, 6-07-1925.
- 13 \_ Giulia Albanese, *Alle origini del fascismo. La violenza politica a Venezia 1919-1922*, Padoue, Il Poligrafo, 2001.
- 14 \_ «Niente bastoni !», *Il Paese Sportivo*, 5-07-1925.
- 15 \_ «Questioni d'attualità calcistica», *Il Paese Sportivo*, 9-07-1925.
- 16 \_ Mario Isnenghi, *L'Italia in piazza*, Milan, Mondadori, 1994, p. 262.
- 17 \_ Archivio Centrale dello Stato (ACS), Ministero degli interni, *Pubblica Sicurezza*, 1925, busta n° 103, télégramme du 14-05-1925 d'Italo Balbo à Luigi Federzoni.
- 18 \_ AST, Gabinetto della Prefettura, *Manifestazioni pubbliche*, busta n° 568, lettre-circulaire du 17-07-1925, adressée aux préfets du royaume.
- 19 \_ «Il match Casale-Torino a Casale?», *La Stampa*, 2-06-1926.
- 20 \_ Felice Fabrizio, *Sport e fascismo. La politica sportiva del regime 1924-1936*, Florence, Guarnaldi, 1976, p. 16-17.
- 21 \_ «Lettere romane. Un governo che prende sul serio lo sport ?», *La Stampa Sportiva*, 19-11-1922.
- 22 \_ «Il dovere», *La Gazzetta dello Sport*, 24 mai 1915.
- 23 \_ «La Squadra "Gentlemen" a Torre Pellice », *Hurrà*, avril 1921.
- 24 \_ «A raccolta », *Hurrà*, octobre 1920.
- 25 \_ «Gli Alpini a Montenero», *Hurrà*, mars 1922.
- 26 \_ «Gli erranti a Santhià », *Hurrà*, mai 1921.
- 27 \_ Felice Fabrizio, *Sport e fascismo*, *op. cit.*, p. 18.
- 28 \_ «Il Foglio d'Ordine del Partito Fascista pubblica», *La Gazzetta dello Sport*, 6-12-1926.
- 29 \_ «All'ombra del Littorio. Fascismo e Sport», *La Gazzetta dello Sport*, 25-12-1926.
- 30 \_ «L'insediamento del nuovo Direttorio della Federazione Italiana Giuoco Calcio», *La Stampa*, 11-08-1926.
- 31 \_ Renzo De Felice, *Mussolini il duce. 1 – Gli anni del consenso 1929-1936*, Turin, Einaudi, 1996, réédition, p. 292.
- 32 \_ Antonio Papa et Guido Panico, *Storia sociale del calcio*, Bologne, Il Mulino, 1993, p.137.
- 33 \_ Cf. Paul Dietschy, *Football et société à Turin 1920-1960*, Lyon, Université de Lyon II, 1997, p. 67-68 et 122.
- 34 \_ «La riforma della Federazione italiana giuoco del calcio », *La Stampa*, 3-08-1926.
- 35 \_ *Ibid.*
- 36 \_ Poule.
- 37 \_ Luciano Moia, «Gentiluomini e federali. Il faticoso avvio del fascismo a Novara (1922-1926)», *Lancillotto e Nausica*, n. 1, mai 1988.
- 38 \_ «Il nuovo nome della "Doria-Sampierdarenese": la Dominante», *La Stampa*, 1-08-1927.
- 39 \_ *Ibid.*
- 40 \_ «S.E. l'Onorevole Turati presidente onorario della Dominante», *Il Paese Sportivo*, 30-09-1927.
- 41 \_ Guglielmo Tornabuoni, *L'ascesa del foot-ball in Italia (saggio critico)*, Milan, Biblioteca de La Gazzetta dello Sport, 1930, p. 102.
- 42 \_ *Il Tifone*, 1-09-1927.
- 43 \_ «Il "Torino" privato del titolo di campione d'Italia. La grave deliberazione del Direttorio Federale», *La Stampa*, 4-11-1927.
- 44 \_ «Dopo la parola del Duce. Basta coi regionalismi!», *Il Littoriale*, 28-07-1932.
- 45 \_ *Ibid.*
- 46 \_ «Un sport nuovo: il rugby», *Il Corriere della Sera*, 1-11-1927.
- 47 \_ «Questo rugby», *La Stampa*, 27-09-1929.
- 48 \_ *Ibid.*
- 49 \_ «La ripresa del Rugby», *La Stampa*, 7-02-1930.
- 50 \_ *Ibid.*
- 51 \_ «Il campionato di prima divisione», *La Stampa*, 19-01-1935.
- 52 \_ Chiffres donnés par A. Papa et G. Panico, *op. cit.*, p. 151.
- 53 \_ «Dal giuoco del calcio del 1500 alla volata di oggi», *La Stampa*, 16 01 1929.
- 54 \_ *Ibid.*
- 55 \_ «Lo sport del "Dopolavoro" e la "volata"», *La Stampa*, 3-02-1931.
- 56 \_ «Turati e lo sport» dans *La Stampa*, 30-01-1930. La Carta dello Sport de décembre 1928 prévoyait que ne seraient pratiqués dans les *Dopolavoro* que les «sports à caractère populaire» comme les boules, le canoë, le volley-ball ou la volata. Cf. Felice Fabrizio, *Sport e fascismo*, *op. cit.*, p. 40.
- 57 \_ *Ibid.*
- 58 \_ *La Stampa*, 16-01-1929, *art. cit.*
- 59 \_ *La Stampa*, 30-01-1930, *art. cit.*
- 60 \_ Sur l'éloignement politique de Turati, cf. Renzo De Felice, *Mussolini il duce...*, *op. cit.*, p. 207-208.
- 61 \_ *Ibid.*, p. 55.
- 62 \_ Simona Colarizi, *L'opinione degli Italiani sotto il regime 1919-43*, Bari-Rome, Laterza, 1991, p. 193-196.
- 63 \_ Nicola Tranfaglia, *La prima guerra mondiale e il fascismo*, volume III de Giuseppe Galasso (dir.) *Storia d'Italia. Dall'Unità alla fine della Prima Repubblica*, Turin, UTET, 1995, p. 626.
- 64 \_ Victoria De Grazia, *The culture of consent. Mass organization of leisure in fascist Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.
- 65 \_ AST, Gabinetto della Prefettura, busta n. 402, «Pro Stadium Nazionale Torino», *Il Monitore tecnico*, 1926.
- 66 \_ Felice Fabrizio, *Sport e fascismo*, *op. cit.*, p. 22-24.
- 67 \_ Franco Maria Varasi, *Economia, politica e sport (1925-1935)* Tesi di laurea, premio «Artemio Franchi 1997», Florence, 1999, p. 200-201.
- 68 \_ Paul Dietschy, *Football et société à Turin...*, *op. cit.*, p. 368-369.
- 69 \_ «Un anno di vita dello Stadio Mussolini», *Torino*, n° 5, mai 1934.
- 70 \_ Atti Municipali del Comune di Torino (AMCT), délibération du 13 mai 1936, «Stadio Mussolini. Concessione dell'uso del campo e di locali al FC Juventus. Condizioni».
- 71 \_ «Juventus-Genova», *La Stampa*, 17-11-1933.
- 72 \_ Victoria De Grazia, *The culture of consent...*, *op. cit.*, p. 152-153.
- 73 \_ Cf. Pierre Lanfranchi, «La consommation du spectacle sportif. Une comparaison entre l'Allemagne, l'Italie et la France dans l'entre-deux-guerres», *Le Mouvement Social*, n° 206, janvier-mars 2004, p. 115-125.

- 74\_ Alain Ehrenberg «Aimez-vous les stades ? Architecture de masse et mobilisation», *Recherches*, n° 43, avril 1980, p. 25-54.
- 75\_ Paolo Murialdi, «La stampa quotidiana del regime fascista», in Valerio Castronovo e Niccola Tranfaglia (dir.), *La stampa italiana nell'età fascista*, Bari, Laterza, 1980, p. 120.
- 76\_ *La Stampa*, 10-11-1929.
- 77\_ *L'Almanacco dello sport 1930-31*, p. 413.
- 78\_ Antonio Papa et Guido Panico, *Storia sociale...*, *op. cit.*, p. 203.
- 79\_ Voir, par exemple, la photographie présentant le joueur de la *squadra azzurra* Virginio Rosetta avec sa famille au volant de sa FIAT 500. *Il Calcio illustrato*, 22-07-1936.
- 80\_ Stefano Pivato, *L'era dello sport*, Florence Giunti-Casterman, 1994, p. 96.
- 81\_ Paul Dietschy, «Le football et les Jeux olympiques (1896-1936)» in Pierre Milza, François Jéquier et Philippe Tétart (dir.), *Le pouvoir des anneaux. Les Jeux olympiques à la lumière de la politique 1896-2004*, Paris, Vuibert, 2004, p. 161-181.
- 82\_ Archives FIFA, FIGC, *Programma ufficiale del Campionato mondiale di calcio*, p. 5.
- 83\_ Archives FIFA, Executive Committee, Agenda Minutes 1935-1936, Communiqué donné à la Presse après la réunion de la commission d'organisation de la Coupe du Monde tenue à Rome au siège de la FIGC le 6 janvier 1934.
- 84\_ Archives FIFA, Procès-verbal de la réunion de la commission de l'organisation de la Coupe du Monde tenue le 3 mai 1934 à Rome.
- 85\_ Jules Rimet, *La fabuleuse histoire de la Coupe du Monde*, Genève, Editions René Kister, p. 99.
- 86\_ *Coppa del mondo. Cronistoria del II campionato di calcio*, Rome, FIGC, 1936.
- 87\_ *Ibid.* p. 217.
- 88\_ *Ibid.* p. 207.
- 89\_ *Ibid.* p. 209.
- 90\_ «Alla presenza del Duce gli azzurri vincono per due a zero», *La Gazzetta del Popolo*, 11-06-1934.
- 91\_ ACS, PCM 1934-36, Pro memoria per SE Il Presidente del CONI, 12-01-1934.
- 92\_ Christiane Eisenberg, «Histoire du football professionnel en Allemagne», in Henri Héral et Patrick Mignon (dir.), *Football jeu et société, Les cahiers de l'INSEP*, n° 25, 1999, p. 174.
- 93\_ Emilio De Martino, *Tre volte campioni del Mondo. Da Berlino a Parigi*, Milan, Edizioni del Calcio Illustrato, 1938, p. 48-19.
- 94\_ «Une bien grande épreuve pour nos petits stades», *L'Excelsior*, 11-02-1938.
- 95\_ «La Coupe du monde de football », *Le Temps*, 21-06-1938.
- 96\_ Entretien du 13-02-1997. Champion olympique en 1936 et du Monde en 1938, Pietro Rava a effectué toute sa carrière professionnelle dans les rangs de la Juventus de Turin.
- 97\_ Emilio De Martino, *Tre volte campioni del mondo*, *op. cit.*, p. 124.
- 98\_ Voir aussi Mauro Grimaldi, *La Nazionale del Duce fatti, aneddoti, uomini e società nell'epoca d'oro del calcio Italiano (1934-1938)*, Rome, Società Stampa Sportiva, 2003, p. 179-181.
- 99\_ *Ibid.* p. 182.
- 100\_ Antonio Papa et Guido Panico, *Storia sociale del calcio...*, *op. cit.*, p. 76.
- 101\_ «Lo sport fascista è in linea. Il 40 ° campionato di calcio inizierà domenica prossima », *La Stampa*, 3-10-1940.
- 102\_ Cf. Paul Dietschy, *Football et société...*, *op. cit.*, p. 413.
- 103\_ «Napoletani», *La Gazzetta dello Sport*, 4-10-1941.
- 104\_ «Lo sport italiano è in linea», *La Gazzetta dello Sport*, 6-04-1943.
- 105\_ «Il rapporto dei presidenti di serie A», *La Gazzetta dello Sport*, 21-01-1943.
- 106\_ Cf. «Lo sport s'incammina. Appuntamento in società», *La Gazzetta dello Sport*, 3-08-1943.
- 107\_ Cf. «Rinascita», *La Gazzetta dello Sport*, 2-07-1945.
- 108\_ «I Lavori della FIGC. Pieno mandato a Barassi di difendere i diritti dello sport», *La Gazzetta dello Sport*, 15-01-1947.
- 109\_ *Gioventù d'Azione. Giustizia e Libertà*